Le silence ne sera qu'un souvenir

Laurence Vilaine

Gaia

Extrait de la publication

Le silence ne sera qu'un souvenir

Laurence Vilaine

Le vieux Mikluš se déciderait-il à parler ? Rongé par le remords d'avoir gardé le silence, il s'en remet à un journaliste venu à l'occasion des vingt ans de la chute du Mur de Berlin, et raconte les siens, cette communauté rom installée sur une rive slovaque du Danube.

Dilino est le souffre-douleur de la bande, parce qu'il est différent avec son air de gadjo. Il ignore qui est cette femme qui s'occupe parfois de lui. « La Vieille » s'appelait Chnepki et avait une voix d'ange. Elle fut brisée en plein vol un matin de 1942 et réduite au silence des années durant. Jusqu'au jour où apparut Lubko, le sculpteur de marionnettes qui jouait du violon comme un Tsigane.

À l'heure où de plus en plus de crânes rasés tapissent la ville de croix gammées, Mikluš éclaire ces existences opprimées, révèle les non-dits. Et balaie les étiquettes pour laisser surgir les visages.

Laurence Vilaine est née en 1965. Après des études d'anglais et plusieurs séjours à l'étranger, elle se consacre à des travaux journalistiques. Rédactrice pour différents supports de communication, elle est aussi auteur de guides de voyage et de documentaires. Laurence Vilaine vit à Nantes.
Le silence ne sera qu'un souvenir est son premier roman.

Extrait de la publication

Le silence ne sera
qu'un souvenir

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Laurence Vilaine

Le silence ne sera qu'un souvenir

roman

GAÏA ÉDITIONS

Extrait de la publication

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Illustration de couverture :
© Christophe Dessaigne / Trevillion Images

Source lexicale : *Je suis née sous une bonne étoile*, de Ilona Lacková
Centre de recherches tsiganes / L'Harmattan, 2000.

© Gaïa Éditions, 2011

ISBN 13 : 978-2-84720-217-5

Extrait de la publication

« Vous ne savez que des choses superficielles, insignifiantes,
qui peuvent être vraies, mais pas comme vous le croyez.
Les témoins qui pourraient vous dire la vérité
se taisent ou ne sont plus en vie. »

Magda Szabó, Rue Katalin

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Que m'aurait-il fallu ? Un coup de pied aux fesses ou un couteau sous la gorge ? Une échelle ou une pioche auraient fait l'affaire, mais le mur était plus haut que l'Elbrouz et j'ai baissé les bras ; j'ai préféré tendre la pelle au fossoyeur pour qu'il m'enterre. Après avoir creusé le minimum nécessaire, il m'a descendu avec précaution, sans secousses et en ne dérangeant rien de la quiétude souterraine, ce qui m'a bien plu, cette idée de laisser chaque chose à sa place et chacun vaquer à ses affaires, le lombric à sa gymnastique et le pissenlit à ses racines, la mort à ses secrets. Puis il m'a enseveli comme il se doit, ce que j'attendais car cela justifiait enfin que je me taise, on ne parle pas la bouche pleine de terre, et je serais ainsi pardonné, libéré par cette bénédiction des vivants qui poursuivraient leur route en se disant « ma foi, c'était un bon bougre », et peut-être même « il nous manquera ». Mais mon scénario avait oublié l'essentiel, la liberté qu'on ne gagne pas à simplement disparaître.

Je m'appelle Mikluš et je suis un truand. Aucun crime ne pèse sur ma conscience, mais mon délit ne mérite pas plus légère sentence que celui d'un tueur à gages. Je suis un malfrat de première classe, un vieux corsaire repenti sans navire, qui, honteux de son butin, a choisi de l'enfouir dans le sable avant de disparaître – en prenant soin de rouler la carte au trésor dans une bouteille, mais échouant à la jeter à la mer ; ce qui revient à porter un masque le reste de votre vie en espérant secrètement qu'un jour heureux de carnaval une main se hasarde à le lever et vous sauve. Personne n'a jamais débusqué la honte qui me ronge, et j'ai été trop lâche pour la regarder en face.

N'essayez pas de mettre un visage sur ma voix, je n'en ai plus, rongé par les vers, ce que vous penserez sans doute vous qui ne savez rien de la mort. Mais qu'importe. Une

Extrait de la publication

mauvaise grippe m'a finalement emporté, un méchant coup de froid vous expliqueraient les miens qui, escomptant chasser le mauvais œil, m'ont patiemment veillé pendant dix jours et dix nuits. Ce qu'ils ne savaient pas, c'est que leurs incantations étaient inutiles puisque j'avais déjà décidé de mon sort, un privilège du grand âge sans doute que d'avoir le choix entre la vie et la mort : ou bien je restais encore un peu debout, mais je m'imposais de briser enfin le silence ; ou bien je choisissais de me taire et c'était pour toujours. Le courage m'a manqué, le « pour toujours » l'a emporté.

Le purgatoire n'est pas une blague, vous pouvez me croire, voilà près de vingt ans que j'y traîne mes guêtres. Mais cette nuit sera la dernière, car j'arrive à la première place ; au petit matin j'aurai purgé ma peine. Je ne sais rien de ce qui m'attend. Faut-il que je frappe, que je montre les dents ou bien patte blanche ? Je n'ai croisé personne, pas un saint, pas même un ange qui m'aurait soufflé la suite des événements. Tout ce cinéma qu'on vous fait miroiter en bas, j'y croyais pourtant dur comme fer, guettant le froissement d'ailes qui serait venu lever mes doutes et me sauver du silence, mais rien, pas l'ombre d'une auréole, et pas un poil de la barbe du Tout-Puissant, le grand gaillard ne m'a toujours pas fait l'honneur de sa présence. Un scénario ficelé depuis le début pour me laisser réfléchir en paix ? Se repentir, la belle affaire. Aussi longues que furent ces années de sursis, l'expiation de mes inepties n'a rien effacé ; s'il suffisait de glisser un erratum à la dernière page de sa vie pour se réconcilier avec elle, ça se saurait.

Une chape de plomb appuie sur mon âme, mais ce fardeau n'est rien en regard de la souffrance que j'ai infligée à ceux que j'ai laissés en bas. Ils avancent à tâtons dans le brouillard et quand ils se retournent, ils ne voient que du noir. Me déciderais-je enfin à leur parler, ils ne m'entendraient pas, mon silence les a plongés dans une purée de pois, ils étouffent et ne savent pas pourquoi. Quant à vous

Extrait de la publication

qui m'entendez par je ne sais quel miracle, ne cherchez pas à savoir d'où vient ma voix. Il vous faut l'accepter, ou si ce n'est pas supportable, mettez-vous des bouchons dans les oreilles, faites-vous passer pour un sourdingue et poursuivez votre chemin comme si de rien n'était.

*

C'est sur cette berge que j'ai rendu mon dernier soupir, derrière vous, au pied de cette barre d'immeubles la plus haute. C'était un soir d'automne, à une semaine près j'aurais pu être de la fête des Morts, le 9 novembre, quatre ans jour pour jour après la chute du Mur. C'est d'ailleurs à Berlin que vous auriez dû aller, les festivités du vingtième anniversaire vous auraient donné du grain à moudre, des jolis discours, des poignées de main et des tapis rouges, sans compter la belle cérémonie probablement arrosée des meilleurs vins des deux Allemagne réunies. Avec quelques photos de deux ou trois vedettes bras dessus bras dessous à la porte de Brandebourg et un titre clinquant, votre article était vendu d'avance. En ces jours de grandes célébrations, l'exercice ne doit pas être bien difficile. Pourvu que l'effet soit grisant, les gens ouvrent grand le gosier et avalent tout ce qu'on veut bien leur servir ; schnaps, champagne ou vodka, on avale tout dans un verre à pied. Réunification, liberté gagnée, égalité, fraternité, vous auriez pu faire comme chez vous finalement et sans même être accusé de poncifs. Enfin, vous auriez sûrement fait ça très bien, après tout c'est votre métier, et ce n'est pas moi qui vais vous en apprendre, je connais bien peu de choses, des bribes attrapées ici et là, et de l'approximatif évidemment, moi, vous savez, c'est un miracle si je sais lire.

Mais, ici, que venez-vous chercher ?

Le Mur est tombé, et ça fait maintenant plus de vingt ans, vous n'allez pas non plus en faire un livre. Vous seriez

Extrait de la publication

d'ailleurs surpris de constater que les gens d'ici ignoraient même son existence. À partir de là évidemment, c'est pisser dans un violon que de leur demander en quoi sa chute a changé leur vie, car c'est ça qui vous intéresse si j'ai bien compris ? Ils vous regarderont avec les mêmes yeux ronds que si vous leur demandiez le nom de la rue où ils habitent. Non croyez-moi, votre enquête est vouée à l'échec, vous ne trouverez rien ici qui fera la une de votre journal. De ce côté du fleuve vous perdrez votre temps.

Mais je vois bien que vous n'êtes pas du genre à faire demi-tour et à rentrer bredouille, ce que je peux comprendre, tout ce voyage pour rien, trois gribouillis en haut d'une page et pas une photo qui vaille la peine, ça vous met le moral d'un journaliste par terre. Dans ce cas, allez sur l'autre rive. Là-bas, les gens auront sûrement à raconter, et très certainement des souvenirs de cette fameuse nuit de novembre – rabattez-vous sur le volet nostalgique de l'affaire –, leur programme télévisé interrompu par les images ahurissantes d'un mur assiégé, les Škoda en file indienne vers la frontière, la chair de poule, les yeux mouillés devant l'inconcevable et j'en passe, vous ne savez plus si ce flash télévisé est une farce, vous regardez par la fenêtre, vous vous pincez, personne dans la rue, et si vous étiez victime d'une hallucination ? Les radios mobilisaient toute la population ce soir-là, interdite, inquiète, méfiante, et si demain le régime changeait d'avis ? Ils vous raconteront tout cela, l'inimaginable occupant l'écran de leur télévision, sous les yeux ahuris des militaires qui laissaient faire. À part certains qui ont entrepris de partir à pied la nuit même, en petits groupes épars qui n'en faisaient plus qu'un à l'approche de la frontière autrichienne, en silence puis haussant la voix jusqu'à crier pour s'assurer qu'ils ne traversaient pas un rêve, la plupart n'ont finalement pas bougé de chez eux. Jusqu'aux premiers rassemblements, la Révolution de Velours, vous savez, quelques jours plus tard, tout juste vingt ans après le Printemps de Prague, j'aime le goût de ce

Extrait de la publication

pays pour la poésie qu'il glisse dans son histoire. Mais vous avez déjà eu vent de tout ça, c'est de l'histoire ancienne. De ce côté du fleuve, on était à peine au courant de ce qui se tramait en ville. Et de toute façon, sachez qu'ici on ne fait pas du passé une béquille, on avance coûte que coûte, et on laisse l'imparfait à ceux qui ont appris à conjuguer les verbes. Moi ? Vous plaisantez. Passer à l'Ouest n'était plus de mon âge et il me restait finalement peu de temps à vivre. J'étais trop vieux et trop las, sans compter que cette nuit même de novembre, pendant que des milliers de bras abattaient le Mur à coups de pioche, les miens pesaient plus lourd que le plomb. Il pleuvait comme vache qui pisse et j'avais d'autres chats à fouetter, de l'eau jusqu'aux chevilles et la tête vide comme une cruche percée ; et dans les bras, un nouveau-né. Pourriez-vous poser votre main sur mon épaule, vous sentiriez mes vieux os trembler.

Allez, ne soyez pas têtu. Regardez, sans même parler de vous saluer, pas un n'a levé la tête. La chaleur n'encourage pas à bouger un orteil, je vous l'accorde, mais la raison de leur désinvolture est ailleurs : ils se moquent de vous, un point c'est tout, au moins autant que de leur première dent, et Dieu sait s'ils s'en moquent de leurs dents, quand ils en ont une sur trois, ils sont contents. Les femmes, peut-être, feront cas de votre présence, disons qu'elles vous signifieront leur indifférence en vous tournant le dos, et hop, vous effaceront d'un mouvement du bras par-dessus l'épaule. C'est qu'elles en ont vu d'autres avant vous des gadjé, ceux d'en face bien sûr, mais aussi quelques-uns de chez vous, et les ennuis qui vont souvent avec, alors vous comprendrez qu'elles ne s'embarrassent pas de manières. La politesse est quand même de leurs valeurs, et elles vous lanceront sûrement quelques mots de salut, que vous ne comprendrez pas je suppose, à moins que je ne me trompe, parlez-vous le romani ? À votre place, je tenterais plutôt ma chance auprès des hommes. Regardez ces trois lascars, ils traînent leur

Extrait de la publication

ennui comme une vieille savate, c'est sûr, ils vous ont remarqué et vous inviteront à partager leur bouteille d'alcool bon marché qui, en plus de vous mettre le feu à la gorge, vous déliera la langue, et les rôles seront inversés. Tel est pris qui croyait prendre, au lieu de les faire parler et de prendre des notes, c'est vous qui raconterez votre vie, quand eux vous feront des aveux à demi-mot, rien d'autre que des bobards à trois sous, à coup de coudes levés et de tapes amicales dans le dos. C'est qu'ils sont malins, voire finement roublards de ce côté du fleuve, tout autant qu'à l'affût d'un prétexte pour tuer le temps en bonne compagnie, car c'est bien ainsi qu'ils accueilleront la vôtre, et leur hospitalité sera aussi sincère que leur alcool vous tordra les boyaux. Je connais leurs bons cœurs et, vous voyez, je ne vous empêche pas d'aller à leur rencontre, mais croyez-moi, vous repartirez l'oreille basse, c'était un coup d'épée dans l'eau et en plus vous serez saoul. Vous vous en retournerez comme vous êtes venu, en pestant contre votre billet de charter au rabais qui vous oblige à consommer votre séjour jusqu'au bout, et en tapant dans les cailloux pour évacuer votre colère. Ce coup de pied, cela dit, pourrait vous servir car il fera sans doute rappliquer une ribambelle de gamins pour une partie de balle au pied ; ils sont curieux et bavards, et la plupart baragouinant le slovaque à peu près comme vous, vous réussirez à établir un semblant de conversation avec eux, mais qu'en ferez-vous ? Vous déclarerez forfait le premier, car ils sont infatigables et ne vous lâcheront plus d'une semelle, les gamins de Supava, et ils riront de vous quand, en partant malgré leurs rappels, vous vous prendrez les pieds dans une pelote de barbelés, glisserez sur un morceau de plastique gras et vous étalerez dans une flaque – et estimez-vous chanceux si c'est une flaque de boue, à un mètre près, ça pourrait bien être de la merde. Regardez autour de vous, vous ne pouvez pas faire un pas sans qu'un morceau de ferraille ou un tesson de bouteille vous écorche la plante des pieds. Voyez, la chute du

Extrait de la publication

Mur n'a pas rendu la place nette, on marche ici sur un tapis de déchets. On tape dedans, pieds nus et d'un pas alerte qui plus est, c'est chose courante, et aussi sur ce terrain-là que les gamins font leurs premiers pas. Et dès que leurs doigts sont assez agiles pour craquer une allumette, ils y mettent le feu, un jeu comme un autre après tout que de brûler tout ce qui traîne, les services de la voirie ne viennent de toute façon jamais jusqu'ici. Quand bien même un décret municipal ordonnerait le ramassage de ces montagnes d'immondices, rien n'y ferait. Sur la friche des *Cigáni* – c'est comme ça et en faisant la moue qu'on nomme les Tsiganes ici –, les gadjé ne s'aventurent pas.

Non, de ce côté, on ne vous dira rien. Les gens sont aussi muets que les carpes qui ondulent à leurs pieds ; il fait trop chaud pour les voir, elles restent au fond, mais le Danube en est rempli. C'est la loi du silence, si vous préférez, à cela près que les malfaiteurs ne sont pas toujours ceux qu'on pense. Même les oiseaux ne chantent plus. Les oies sauvages ne font plus escale ici depuis belle lurette et les canards s'en vont cancaner sur l'autre rive, là où les promeneurs leur remplissent généreusement le gosier de pain dur.

Le *chnep* aussi s'en est allé, vous ne pouvez pas le connaître, vous n'étiez pas né qu'on lui avait ligoté et les ailes et le bec. C'est un petit piaf de chez nous, qui ne fait pas d'esbroufe, il picore quand il a le temps et passe le plus clair de ses journées à chanter. Je crois qu'il n'existait nulle part ailleurs qu'ici, peut-être est-il même sorti tout droit de notre imagination, ou d'une vieille histoire oubliée. Ici, vous savez, on les enfouit, les souvenirs. C'est une vieille habitude, on ensevelit ce qui encombre, et on met un tas de déchets par-dessus. Les plus jeunes ne l'ont pas connu, le *chnep*, et les anciens soutiendront qu'ils n'en ont jamais entendu parler. Quant à moi, toute ma vie, j'ai gardé le silence, alors vous pensez bien, ce n'est pas maintenant que je vais desserrer les dents.

Extrait de la publication